

Cora

George Sand

The Project Gutenberg EBook of Cora, by George Sand

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Cora

Author: George Sand

Release Date: July 7, 2004 [EBook #12837]

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK CORA ***

Produced by Renald Levesque and the Online Distributed Proofreading Team. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>

[Illustration]

CORA.

de

Georges Sand

I.

A mon retour de l'île Bourbon (je me trouvais dans une situation assez precare), je sollicitai et j'obtins un mince emploi dans l'administration des postes. Je fus envoye au fond de la province, dans une petite ville dont je tairai le nom pour des motifs que vous concevrez facilement.

L'apparition d'une nouvelle figure est un événement dans une petite ville, et, quoique mon emploi fut des moins importants, pendant quelques jours je fus, après un phoque vivant et deux boas constrictors, qui venaient de s'installer sur la place du marché, l'objet le plus excitant de la curiosité publique et le sujet le plus exploité des conversations particulières.

La naïve oisiveté dont j'étais victime me séquestra chez moi pendant toute la première semaine. J'étais fort jeune, et la négligence que j'avais jusqu'alors apportée par caractère aux importantes considérations de la _mise_ et de la _tenue_ commençaient à se révéler à moi sous la forme du remords.

Après un séjour de quelques années aux colonies, ma toilette se ressentait visiblement de l'état de stagnation honteuse qu'il avait laissé le progrès du siècle. Mon chapeau à la Bolívar, mes favoris à la Bergami et mon manteau à la Quiroga étaient en arrière de plusieurs lustres, et le reste de mon accoutrement avait une tournure exotique dont je commençais à rougir.

Il est vrai que, dans la solitude des champs, ou dans l'incognito d'une grande ville, ou dans le tourbillon de la vie errante, j'eusse pu exister longtemps encore sans me douter du malheur de ma position. Mais une seule promenade hasardee sur les remparts de la ville m'éclaira tristement à cet égard. Je ne fis point dix pas hors de mon domicile sans recevoir de salutaires avertissements sur l'inconvenance de mon costume. D'abord une jolie grisette me lança un regard ironique, et dit à sa compagne, en passant près de moi:--"Ce monsieur_ a une cravate bien mal pliée." Puis un ouvrier, que je soupçonnai être dans le commerce des feutres, dit d'un ton goguenard, en posant ses poings sur ses flancs revêtus d'un tablier de cuir:--"Si _ce monsieur_ voulait me prêter son chapeau, j'en ferais fabriquer un sur le même modèle, afin de me déguiser en _roast-beef_ le jour du carnaval." Puis une _dame_ élégante murmura en se penchant sur sa croisée:--"C'est dommage qu'il ait un gilet si fané et la barbe si mal faite." Enfin, un bel esprit du lieu dit en pincant la levre:--"Apparemment que le père de _ce monsieur_ est un homme _puissant_, on le voit à l'ampleur de son habit." Bref, il me fallut bientôt revenir sur mes pas, fort heureux d'échapper aux vexations d'une douzaine de polissons en guenilles qui criaient après moi du haut de leur tête: A bas _l'angliche_! à bas le milord! à bas l'étranger!

Profondément humilié de ma mésaventure, je résolus de m'enfermer chez moi jusqu'à ce que le tailleur du chef-lieu m'eût fait parvenir un habit complet dans le dernier goût. L'honnête homme ne s'y épargna point, et me confectionna des vêtements si exigus et si coquets que je pensai mourir de douleur en me voyant réduit à ma plus simple expression, et semblable en tous points à ces caricatures de _fats parisiens_ et d'_incroyables_ qui nous faisaient encore pamer de rire, l'année précédente, à l'île Maurice. Je ne pouvais pas me persuader que je ne fusse pas cent fois plus ridicule sous cet habit que sous celui que je venais de quitter, et je ne savais plus que devenir; car j'avais promis solennellement à mon hôte (la femme du plus gros notaire de l'arrondissement) de la conduire au bal, et de lui faire danser la première et probablement l'unique contredanse à laquelle ses charmes lui donnaient le droit de prétendre. Incertain, honteux, tremblant, je me décidai à descendre et à demander à cette estimable femme un avis rigide et sincère sur ma situation. Je pris un flambeau et je me hasardai

jusqu'a la porte de son appartement; mais je m'arretai palpitant et desespere, en entendant partir de ce sanctuaire un bruit confus de voix fraiches et percantes, de rires aigus et naifs, qui m'annoncaient la presence de cinq ou six demoiselles de la ville. Je faillis retourner sur mes pas; car, de m'exposer au jugement d'un si malin areopage dans une parure plus que problematique a mes yeux, c'etait un heroisme dont peu de jeunes gens a ma place se fussent sentis capables.

Enfin, la force de ma volonte l'emporta; je me demandai si j'avais lu pour rien Locke et Condillac, et poussant la porte d'une main ferme, j'entrai par l'effet d'une resolution desesperee. J'ai vu de pres d'affreux evenements, je puis le dire: j'ai traverse les mers et les orages, j'ai echappe aux griffes d'un tigre dans le royaume de Java, et aux dents d'un crocodile dans la baie de Tunis; j'ai vu en face les gueules beantes des sloops flibustiers; j'ai mange du biscuit de mer qui m'a perce les gencives; j'ai embrasse la fille du roi de Timor ... eh bien! je vous jure que tout ceci n'etait rien au prix de mon entree dans cet appartement, et que dans aucun jour de ma vie je ne recueillis un aussi glorieux fruit de l'education philosophique.

Les demoiselles etaient assises en cercle, et, en attendant que la femme du notaire eut acheve de meler a ses cheveux noirs une legere guirlande de pivoines, ces gentes filles de la nature échangeaient entre elles de joyeux propos et de naives chansons. Mon apparition inattendue paralysa l'elan de cette gaiete charmante. Le silence etendit ses ailes de hibou sur leurs blondes tetes, et tous les yeux s'attacherent sur moi avec l'expression du doute, de la mefiance et de la peur.

Puis tout a coup un cri de surprise s'echappa du sein de la plus jeune, et mon nom vola de bouche en bouche comme la bordee d'une fregate armee en guerre. Mon sang se glaca dans mes veines, et je faillis prendre la fuite comme un brick qui a cru attaquer un chasse-maree, et qui, a la portee de la longue-vue, decouvre un beau trois-mats, laissant nonchalamment tomber ses sabords pour lui faire accueil.

Mais, a ma grande stupefaction, la femme de mon hote, laissant la moitie de ses boucles crepees et menacantes, tandis que l'autre gisait encore sous le papier gris de la papillote, accourut vers moi en s'ecriant:--C'est notre jeune homme! c'est notre pauvre Georges! Ah! mon Dieu! quelle metamorphose! qu'il est bien mis! quelle jolie tournure! quelle coupe d'habit elegante et moderne!... Ah! Mesdemoiselles, regardez! regardez comme M. Georges est change, comme il a l'air distingue. Vous ferez danser ces demoiselles, monsieur Georges, apres moi, pourtant! Vous m'avez forcee de vous promettre la premiere, vous vous en souvenez?

Les demoiselles gardaient le silence, et je doutais encore de mon triomphe. Je rassemblai le reste de mon courage pour leur demander timidement leur gout sur cet habit, et aussitot un chœur de louanges pur et melodieux a mes oreilles comme un chant celeste s'eleva autour de moi. Jamais on n'avait rien vu de mieux; on ne trouvait pas un pli a blamer; le collet raide et volumineux etait d'un gout exquis, les basques courtes et cambrees avaient une grace parfaite, le gilet parseme de gigantesques rosaces etait d'un eclat sans pareil; la cravate inflexible, croisee avec une rigueur systematique, etait un chef-d'oeuvre d'invention; la manchette et le jabot terrible couronnaient l'oeuvre. De memoire de jeunes filles, aucun employe de l'administration des postes n'avait fait un tel debut dans le monde.

J'avoue que ce n'est pas un des moins brillants souvenirs de ma jeunesse que mon entree triomphante dans ce bal, serre dans mon habit neuf, froisse par les baleines dorsales de mon gilet, vexe par le rigorisme de mes entournures, et, de plus, flanque a droite de la femme du notaire, a gauche de mademoiselle Phedora, sa niece, la plus vieille et la plus laide fille du departement. N'importe, j'etais fier, j'etais heureux, j'etais bien mis.

La salle etait un peu froide, un peu sombre, un peu malpropre; les banquettes etaient bien tachees d'huile ca et la, les quinquets jouaient bien un peu, sur les tetes fleuries et emplumees du bal, le vieux role de l'epee de Damocles; le parquet n'etait pas fort brillant, les robes des femmes n'etaient pas toutes fraiches, pas plus que la fraicheur de certains visages n'etait naturelle. Il y avait bien des pieds un peu larges dans des souliers de satin un peu rustiques, des bras un peu rouges sous des manches de dentelle, des cous un peu hales sous des colliers de perles, et des corsages un peu robustes sous des ceintures de moire. Il y avait bien aussi sur l'habit des hommes une legere odeur de tabac de la regie, dans l'office un parfum de vin chaud un peu brutal, dans l'air un nuage de poussiere un peu agreste, et pourtant c'etait une charmante fete, une aimable reunion, sur ma parole! La musique n'etait pas beaucoup plus mauvaise que celle de Port-Louis ou de Saint-Paul. Les modes n'etaient, a coup sur, ni aussi arrierees, ni aussi exagerees que celles qu'on pretend suivre a Calcutta; en outre, les femmes etaient generalement plus blanches, les hommes moins rudes et moins bruyants.

A tout prendre, pour moi qui n'avais point vu les merveilles de la civilisation poussees a la derniere limite, pour moi qui n'avais vu l'opera qu'en Amerique et le bal qu'en Asie, le bal a peu pres public et general de la petite ville pouvait bien sembler pompeux et enivrant, si l'on considere d'ailleurs la profonde sensation qu'y produisait mon habit et le succes incontestable que j'obtins d'emblee a la fin de la premiere contredanse.

Mais ces joies naives de l'amour-propre firent bientot place a un sentiment plus conforme a ma nature inflammable et contemplative. Une femme entra dans le bal et j'oubliai toutes les autres; j'oubliai meme mon triomphe et mon habit neuf. Je n'eus plus de regards et de pensees que pour elle.

Oh! c'est qu'elle etait vraiment bien belle, et qu'il n'etait pas besoin d'avoir vingt-cinq ans et d'arriver de l'Inde pour en etre frappe. Un peintre celebre qui passa, l'annee suivante, dans la ville, arreta sa chaise de poste en l'apercevant a sa fenetre, fit deteler les chevaux et resta huit jours a l'auberge du Lion-d'Argent, cherchant par tous les moyens possibles a penetrer jusqu'a elle pour la peindre. Mais jamais il ne put faire comprendre a sa famille qu'on pouvait par amour de l'art faire le portrait d'une femme sans avoir l'intention de la seduire. Il fut econduit, et la beaute de Cora n'est restee empreinte que dans le cerveau peut-etre de ce grand artiste, et dans le coeur d'un pauvre fonctionnaire destitue de l'administration des postes.

Elle etait d'une taille moyenne admirablement proportionnee, souple comme un oiseau, mais lente et fiere comme une dame romaine. Elle etait extraordinairement brune pour le climat tempere ou elle etait nee; mais sa peau etait fine et unie comme la cire la mieux moulee. Le principal caractere de sa tete regulierement dessinee, c'etait quelque chose d'indefinissable, de surhumain, qu'il faut avoir vu pour le comprendre;

des lignes d'une nettete prestigieuse, de grands yeux d'un vert si pale et si transparent qu'ils semblaient faits pour lire dans les mysteres du monde intellectuel plus que dans les choses de la vie positive; une bouche aux levres minces, fines et pales, au sourire imperceptible, aux rares paroles; un profil severe et melancolique, un regard froid, triste et pensif, une expression vague de souffrance, d'ennui et de dedain; et puis des mouvements doux et reserves, une main effilee et blanche, beaute si rare chez les femmes d'une condition mediocre; une toilette grave et simple, discernement si etrange chez une provinciale; surtout un air de dignite calme et inflexible qui aurait ete sublime sous la couronne de diamants d'une reine espagnole, et qui, chez cette pauvre fille, semblait etre le sceau du malheur, l'indice d'une organisation exceptionnelle.

[Illustration: Elle lisait.]

Car c'etait la fille... le dirai-je? il le faut bien: Cora etait la fille d'un epicier.

O sainte poesie, pardonne-moi d'avoir trace ce mot! Mais Cora eut releve l'enseigne d'un cabaret. Elle se fut detachee comme l'ange de Rembrandt au-dessus d'un groupe flamand. Elle eut brille comme une belle fleur au milieu des marecages. Du fond de la boutique de son pere, elle eut attire sur elle le regard du grand Scott. Ce fut sans doute une beaute ignoree comme elle qui inspira l'idee charmante de _la belle fille de Perth_.

Et elle s'appelait Cora; elle avait la voix douce, la demarche reservee, l'attitude reveuse. Elle avait la plus belle chevelure brune que j'aie vue de ma vie, et seule, entre toutes ses compagnes, elle n'y melait jamais aucun ornement. Mais il y avait plus d'orgueil dans le luxe de ses boucles epaisses que dans l'eclat d'un diademe. Elle n'avait pas non plus de collier ni de fleurs sur la poitrine. Son dos brun et veloute tranchait fierement sur la dentelle blanche de son corsage. Sa robe bleue la faisait paraitre encore plus brune de ton et plus sombre d'expression. Elle semblait tirer vanite du caractere original de sa beaute.

[Illustration: Je revins a moi sur un grand fauteuil.]

Elle semblait avoir devine qu'elle etait belle autrement que toutes les autres: car je n'ai pas besoin de vous le dire, Cora etant d'un type rare et d'un coloris oriental, Cora ressemblant a la juive Rebecca, ou a la Juliette de Shakespeare, Cora majestueuse, souffrante et un peu farouche, Cora qui n'etait ni rose, ni replette, ni agacante, ni gentille, n'etait ni apercue ni soupconnee dans la foule. Elle vivait la comme une rose epanouie dans le desert, comme une perle echouee sur le sable, et la premiere personne venue, a qui vous eussiez exprime votre admiration a la vue de Cora, vous eut repondu: Oui, elle ne serait pas mal si elle etait plus blanche et moins maigre.

J'etais si trouble aupres d'elle, si subitement epris, que vraiment j'oubliais toute la confiance qu'eussent du m'inspirer mon habit neuf et mon gilet a rosaces. Il est vrai qu'elle y accordait fort peu d'attention, qu'elle ecoutait d'un air distrait des fadeurs qui me faisaient suer sang et eau a debiter, qu'elle laissait, a chaque invitation de ma part, tomber de ses levres un mot bien faible, et, dans ma main tremblante, une main dont je sentais la froideur au travers de son gant. Helas! qu'elle etait indifferente et hautaine, la fille de

l'epicier! Qu'elle etait singuliere et mysterieuse, la brune Cora! Je ne pus jamais obtenir d'elle, dans toute la duree de la nuit, qu'une demi-douzaine de monosyllabes.

Il m'arriva le lendemain de lire, pour le malheur de ma vie, les Contes fantastiques. Pour mon malheur encore, aucune creature sous le ciel ne semblait etre un type plus complet de la beaute fantastique et de la poesie allemande que Cora aux yeux verts et au corsage diaphane.

Les adorables poesies d'Hoffman commencent a circuler dans la ville. Les matrones et les peres de famille trouvent le genre detestable et le style de mauvais gout. Les notaires et les femmes d'avoues font surtout une guerre a mort a l'invraisemblance des caracteres et au romanesque des incidents. Le juge de paix du canton avait l'habitude de se promener autour des tables dans le cabinet de lecture, et de dire aux jeunes gens egares par cette poesie etrangere et subversive: _Rien n'est beau que le vrai_, etc. Je me souviens qu'un vaurien de lyceen, en vacances, lui dit a cette occasion en le regardant fixement:

--Monsieur, cette grosse verrue que vous avez au milieu du nez est sans doute postiche?

Malgre les remontrances paternelles, malgre les anathemes du _principal_ et des professeurs de sixieme, le mal gagna rapidement, et une grande partie de la jeunesse fut infectee du venin mortel. On vit de jeunes debutants de tabac se modeler sur le type de Kressler, et des surnumeraires a l'enregistrement s'evanouir au son lointain d'une cornemuse ou d'une chanson de jeune fille.

Pour moi, je confesse et je declare ici que je perdis completement la tete. Cora realisait tous les reves enivrants que le poete m'inspirait, et je me plaisais a la gratifier d'une nature immaterielle et feerique qui reellement semblait avoir ete imaginee pour elle. J'etais heureux ainsi. Je ne lui parlais pas, je n'avais aucun titre pour m'approcher d'elle. Je ne recueillis aucun encouragement a ma passion; je n'en cherchais meme pas. Seulement, je quittai la maison du notaire et je louai une miserable chambre directement en face de la maison de l'epicier. Je garnis ma fenetre d'un epais rideau, dans lequel je pratiquai des fentes habilement menagees. Je passais la en extase toutes les heures que je pouvais dérober a mon travail.

La rue etait deserte et silencieuse. Cora etait assise a sa fenetre au rez-de-chaussee. Elle lisait. Que lisait-elle? Il est certain qu'elle lisait du matin au soir. Et puis elle posait son livre sur un vase de giroflee jaune qui brillait a la fenetre. Et la tete penche sur sa main, les boucles de ses beaux cheveux nonchalamment melees aux fleurs d'or et de pourpre, l'oeil fixe et brillant, elle semblait percer le pave et contempler, a travers la croute epaisse de ce sol grossier, les mysteres de la tombe et de la reproduction des essences fecondantes, assister a la naissance de la fee aux Roses, et encourager le germe d'un beau genie aux ailes d'or dans le pistil d'une tulipe.

Et moi je la regardais, j'etais heureux. Je me gardais bien de me montrer, car, au moindre mouvement du rideau, au moindre bruit de ma fenetre, elle disparaissait comme un songe. Elle s'evanouissait comme une vapeur argentee dans le clair-obscur de l'arriere-boutique; je me tenais donc la, immobile, retenant mon souffle, imposant silence aux battements de mon coeur, quelquefois a genoux implorant ma fee dans le silence, envoyant vers elle les brulantes aspirations d'une ame que son

essence magique devait penetrer et entendre. Parfois je m'imaginai voir mon esprit et le sien voltiger enlacs dans un de ces rayons de poussiere d'or que le soleil de midi infiltrait dans la profondeur etroite et anguleuse dela rue. Je m'imaginai voir partir de son oeil limpide comme l'eau qui court sur la mousse, un trait brulant qui m'appelait tout entier dans son coeur.

Je restai la tout le jour, egare, absurde, ridicule; mais exalte, mais amoureux, mais jeune! mais inonde de poesie et n'associant personne aux mysteres de ma pensee et ne sentant jamais mes elans entraves par la crainte de tomber dans le mauvais gout, n'ayant que Dieu pour juge et pour confident de mes reves et de mes extases.

Puis, quand le jour finissait, quand la pale Cora fermait sa fenetre et tirait son rideau, j'ouvrais mes livres favoris et je la retrouvais sur les Alpes avec Manfred, chez le professeur Spallanzani avec Nathanael, dans les cieux avec Oberon.

Mais, hélas! ce bonheur ne fut pas de bien longue duree. Jusque-la personne n'avait decouvert la beaute de Cora; j'en jouissais tout seul. Elle n'etait comprise et adoree que par moi. La contagion fantastique, en se repandant parmi les jeunes gens de la ville, jeta un trait de lumiere sur la romantique bourgeoise.

Un impertinent bachelier s'avisa un matin, en passant devant ses fenetres, de la comparer a Anne de Gierstern, la fille du brouillard. Ce mot fit fortune: on le repeta au bal. Les _inspires_ de l'endroit remarquerent la danse molle et aerienne de Cora. Un autre genie de la societe la compara a la reine Mab. Alors, chacun voulant faire montre de son erudition, apporta son epithete et sa metaphore, et la pauvre fille en fut ecrasee a son insu. Quand ils eurent assez profane mon idole avec leurs comparaisons, ils l'entourerent, ils l'accablerent de soins et de madrigaux, ils la firent danser jusqu'a l'extinction des quinquets, ils me la rendirent le lendemain fatiguee de leur esprit, ennuyee de leur babil, fletie de leur admiration; et ce qui acheva de me briser le coeur, ce fut de voir apparaitre a la fenetre le profil arrondi et jovial d'un gros etudiant en pharmacie a cote du profil grec et delie de ma sylphide.

Pendant bien des matins et bien des soirs, je vins derriere le rideau mysterieux essayer de combattre le charme que mon odieux rival avait jete sur la famille de l'epicier. Mais en vain j'invoquai l'amour, le diable et tous les saints, je ne pus ecarter sa maligne influence. Il revint, sans se lasser, tous les jours s'asseoir a cote de Cora, dans l'embrasure de la fenetre, et il lui parlait. De quoi osait-il lui parler, le malheureux! La figure impenetrable de Cora n'en trahissait rien. Elle semblait ecouter ses discours sans les entendre, et a l'imperceptible mouvement de ses levres, je devinais quelquefois qu'elle lui repondait froidement et brievement comme elle avait l'habitude de le faire, et puis la conversation semblait languir.

Le couple contraint et ennuye etouffait de part et d'autre des baillements silencieux. Cora regardait tristement son livre ferme sur la fenetre et que la presence de son adorateur l'empechait de continuer. Puis elle appuyait son coude sur le pot de girofrees et le menton sur la paume de sa main, et le regardant d'un regard fixe et glacial, elle semblait etudier les fibres grossieres de son organisation morale au travers de la loupe de maitre Floh.

Après tout, elle supportait ses assiduités comme un mal nécessaire; car, au bout de six semaines, l'apprenti pharmacien conduisit la belle Cora au pied des autels, où ils reçurent la bénédiction nuptiale. Cora était admirablement chaste et sévère sous son costume de mariée. Elle avait l'air calme, indifférent, ennuyé comme toujours. Elle traversa la foule avide d'un pas aussi mesuré qu'à l'ordinaire, et promena sur les curieux ébahis son œil sec et scrutateur. Quand il rencontra ma figure morne et fletée, il s'y arrêta un instant et sembla dire: Voici un homme qui est incommodé d'un catarrhe ou d'un mal de dents.

Pour moi, j'étais si désespéré, que je sollicitai mon changement ...

II.

Mais je ne l'obtins pas, et je restai témoin du bonheur d'un autre. Alors je pris le parti de tomber malade, ce qui me sauva du désespoir, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas.

Si dégoûté qu'on soit de la vie, il est certain que, lorsque la fatalité nous y retient malgré nous, la faiblesse humaine ne peut s'empêcher de remercier secrètement la fatalité. La mort est si laide qu'aucun de nous ne la voit de près sans effroi. Bien magnanimes sont ceux qui enfoncent le rasoir jusqu'à l'artère carotide, ou qui avalent le poison jusqu'au fond de la coupe. (Je dis la _coupe_, parce qu'il n'est pas seant et presque impossible de s'empoisonner dans un vase qui porte un autre nom quelconque.)

Oui, le proverbe d'Esopé est la sagesse des nations. Nous aimons la vie comme une maîtresse que nous convoitons encore avec les sens, après même que toute estime et toute affection pour elle sont éteintes en nous. Le soir où je vis un prêtre et un médecin convenablement graves à mon chevet, je n'eus pas la force de m'enquérir vis-à-vis de moi-même de ce que j'en ressentais de joie ou de peine. Mais quand, un matin, je m'éveillai faible et languissant, et que je vis la garde-malade endormie profondément sur sa chaise, le soleil brillant sur les toits et les fioles pharmaceutiques vides sur le guéridon, quand je me hasardai à remuer et que je sentis ma tête sans douleur, mes membres légers, et mon corps débile dégagé de tous les liens de fer de la souffrance, je ressentis un insurmontable sentiment de bien-être et de reconnaissance envers le ciel.

Et puis je me rappelai Cora et son mariage, et j'eus honte de la joie que je venais d'éprouver; car, après les ferventes prières que j'avais adressées à Dieu et au médecin pour être délivré de la vie, c'était une inconsequence sans pareille que d'en accepter le retour sans colère et sans amertume. Je me mis donc à répandre des larmes. La jeunesse est si riche en émotions de tout genre, qu'il lui est possible de se torturer elle-même en dépit de la force de l'espoir, de la poésie, de tous les bienfaits dont l'a douée la Providence. Je lui reprochai, moi, d'avoir été plus sage que moi, et de n'avoir pas permis qu'un amour bizarre et presque imaginaire me conduisit au tombeau. Puis je me résignai et j'acceptai la volonté de Dieu, qui rivait ma chaîne et me condamnait à jouir encore de la vue du ciel, de la beauté de la nature et de l'affection de mes proches.

Quand je fus assez fort pour me lever, je m'approchai de la fenêtre avec un inexprimable serrement de cœur. Cora était là; elle lisait. Elle était toujours belle, toujours pâle, toujours seule. J'eus un sentiment

de joie. Elle m'était donc rendue, ma fee aux yeux verts; ma belle reveuse solitaire! Je pourrais la contempler encore et nourrir en secret cette passion extatique que le regard d'un rival m'avait force de refouler si longtemps! Tout a coup elle releva sa tete brune, et ses yeux, errant au hasard sur la muraille, aperçurent ma face pale qui se penchait vers elle. Je tressaillis, je crus qu'elle allait fuir comme a l'ordinaire. Mais, o transport! elle ne s'enfuit point. Au contraire, elle m'adressa un salut plein de politesse et de douceur, puis elle reporta son attention sur son livre, et resta sous mes yeux absolument indifferente a l'assidue de mes regards; mais du moins elle resta.

Un homme plus experimente que moi eut prefere l'ancienne sauvagerie de Cora a l'insouciance avec laquelle desormais elle bravait le face-a-face. Mais pouvais-je resister au charme qu'elle venait de jeter sur moi avec son salut bienveillant et gracieux? Je m'imaginai tout ce qu'il peut entrer de chaste interet et de bienveillance reservee dans un modeste salut de femme. C'était la premiere marque de connaissance que me donnait Cora. Mais avec quelle ingenieuse delicatesse elle choisissait l'instant de me la donner! Combien il entrait de compassion genereuse dans ce faible temoignage d'un interet timide et discret! Elle n'osait point me demander si j'étais mieux. D'ailleurs elle le voyait, et son salut valait tout un long discours de felicitations.

Je passai toute la nuit a commenter ce charmant salut, et le lendemain, a l'heure ou Cora reparut, je me hasardai a risquer le premier temoignage de notre intelligence naissante. Oui, j'eus l'audace de la saluer profondement; mais je fus si bouleverse de ce que j'osais faire, que je n'eus point le courage de fixer mes yeux sur elle. Je les tins baisses avec crainte et respect, ce qui fit que je ne pus point savoir si elle me rendait mon salut, ni de quel air elle me le rendait.

Trouble, palpitant, plein d'espoir et de terreur, je restais le front cache dans mes mains, n'osant plus montrer mon visage, lorsqu'une voix s'eleva dans le silence de la rue, et, montant vers moi, m'adressa ces douces paroles:

--Il parait, Monsieur, que votre sante est meilleure?

Je tressaillis, je retirai ma tete de mes mains; je regardai Cora, je ne pouvais en croire mes oreilles, d'autant plus que la voix etait un peu rude, un peu male, et que je m'étais toujours imagine la voix de Cora plus douce que celle de la brise d'avril caressant les fleurs naissantes. Mais comme je la contemplais d'un air eperdu, elle reitera sa question dans des termes dont la douceur me fit oublier l'accent un peu indigene et le timbre un peu vigoureux de sa voix.

--Je vois avec plaisir, dit-elle, que monsieur Georges se porte mieux.

Je voulus faire une reponse qui exprimait l'enthousiasme de ma reconnaissance; mais cela me fut impossible: je palis, je rougis, je balbutiai quelques paroles inintelligibles; je faillis m'évanouir.

A ce moment, l'epicier, le pere de ma Cora, approchant son profil osseux de la fenetre, lui dit d'un ton rauque, mais pourtant bienveillant:

--A qui parles-tu donc, mignonne?

--A notre voisin, M. Georges, qui est enfin convalescent et que je vois a sa fenetre.

--Ah! j'en suis charme, dit l'epicier, et, soulevant son bonnet de loutre: Comment va la sante, mon cher voisin?

Je remerciai avec plus d'assurance le pere de ma bien-aimee. J'etais le plus heureux des mortels; j'obtenais enfin un peu d'interet de cette famille naguere si farouche et si mefiante envers moi. Mais helas! pensais-je presque aussitot, que me sert a present d'etre plaint et console? Cora n'est-elle pas pour jamais unie a un autre?

L'epicier, appuyant ses deux coudes sur sa fenetre, entama alors avec moi une conversation affectueuse et bienveillante sur la beaute de la journee, sur le plaisir de revenir a la vie par un si bon soleil, sur l'excellence des gilets de flanelle en temps de convalescence, et les bienfaisants effets de l'eau miellee et du sirop de gomme sur les poitrines fatiguees et les estomacs debilites.

Jaloux de soutenir et de prolonger un entretien si precieux, je lui repondis par des compliments flatteurs sur la beaute des girofrees qui fleurissaient a sa fenetre, sur la grace mignonne et coquette de son chat qui dormait au soleil devant la porte, et sur la bonne exposition de sa boutique qui recevait en plein les rayons du soleil de midi.

--Oui, oui, repondit l'epicier, au commencement du printemps les rayons du soleil ne sont point a dedaigner; plus tard ils deviennent un peu trop bons....

A cet entretien cordial et ingenu, Cora melait de temps en temps des reflexions courtes et simples, mais pleines de bon sens et de justesse; j'en conclus qu'elle avait un jugement droit et un esprit positif.

Puis, comme j'insistais sur l'avantage d'avoir la facade de son logis exposee au midi, Cora, inspiree par le ciel et par la beaute de son ame, dit a son pere:

--Au fait, la chambre de M. Georges exposee au nord doit encore etre assez fraiche dans ce temps-ci. Peut-etre, si vous lui proposiez de venir s'asseoir une heure ou deux chez nous, serait-il bien aise de voir le soleil en face?

Puis elle se pencha vers son oreille, et lui dit tout bas quelques mots qui semblerent frapper vivement l'epicier.

--C'est bien, ma fille, s'ecria-t-il d'un ton jovial Vous plairait-il, monsieur Georges, d'accepter une chaise a cote de ma Cora?

--O mon Dieu! pensai-je, si c'est un reve, faites que je ne m'eveille point.

Une minute apres, le genereux epicier etait dans ma chambre et m'offrait son bras pour descendre. J'etais emu jusqu'aux larmes et je lui pressai les mains avec une effusion qui le surprit, tant son action lui paraissait naturelle.

Au seuil de ma maison, je trouvai Cora qui venait pour aider son pere a me soutenir en traversant la rue. Jusque-la je me sentais la force d'aller vers elle; mais des qu'elle toucha mon bras, des que sa main longue et blanche effleura mon coude, je me sentis defaillir, et je perdis le sentiment de mon bonheur pour l'avoir senti trop vivement.

Je revins a moi sur un grand fauteuil de cuir a clous dores, qui, depuis cinquante ans, servait de trone au patriarcal epicier. Sa digne compagne me frottait les tempes avec du vulneraire, et Cora, la belle Cora, tenait sous mes narines son mouchoir imbibe d'alcool. Je faillis m'evanouir de nouveau; je voulus remercier, mais je n'avais pas d'expressions pour peindre ma gratitude; pourtant, dans un moment ou l'epicier, me voyant mieux, se retirait, et ou sa femme passait dans l'arriere-boutique pour me chercher un verre d'eau de reglisse, je dis a Cora en levant sur elle mon oeil languissant:

--Ah! Madame, pourquoi ne m'avoir pas laisse mourir? j'etais si heureux tout a l'heure!

Elle me regarda d'un air etonne et me dit d'un ton affectueux:--Remettez-vous, Monsieur, vous avez de la fievre, je le vois bien.

Quand je fus tout a fait remis de mon trouble, l'epiciere retourna a la boutique, et je restai seul avec Cora.

Comme le coeur me battit alors! Mais elle etait calme, et sa serenite m'imposait tant de respect que je pris sur moi de paraître calme aussi.

Cependant ce tete-a-tete devint pour moi d'un cruel embarras. Cora n'aimait point a parler. Elle repondait brievement a toutes les choses que je tirais de mon cerveau avec d'incroyables efforts, et, quoi que je fisse, jamais ses reponses n'etaient de nature a nouer l'entretien; sur quelque matiere que ce fut, elle etait de mon avis. Je ne pouvais pas m'en plaindre, car je lui disais de ces choses sensees qu'il n'est pas possible de combattre a moins d'etre fou. Par exemple, je lui demandai si elle aimait la lecture.--Beaucoup, me repondit-elle.--C'est qu'en effet, repris-je, c'est une si douce occupation!--En effet, reprit-elle, c'est une tres-douce occupation.--Pourvu, ajoutai-je, que le livre qu'on lit soit beau et interessant.--Oh! certainement, ajouta-t-elle.--Car, poursuivis-je, il en est de bien insipides.--Mais aussi, poursuivit-elle, il en est de bien jolis.--Cet entretien eut pu nous mener loin si je me fusse senti la hardiesse de l'interroger sur le genre de ses lectures. Mais je craignis que cela ne fut indiscret, et je me bornai a jeter un regard furtif sur le livre entr'ouvert au pied de la giroflee. C'etait un roman d'Auguste Lafontaine. J'eus la sottise d'en etre affecte d'abord. Et puis, en y reflechissant, je trouvai dans le choix de cette lecture une raison d'admirer la simplicite et la richesse d'un coeur qui pouvait puiser la des emotions attachantes. Je parcourus de l'oeil une pile de volumes delabres qui gisaient sur un rayon pres de moi. Je ne nommerai point les auteurs chers de ma Cora; les lecteurs blases en riraient, et moi, dans ma vaine enflure de poete, je faillis en etre froisse.... Mais je revins bientot a la raison en comparant les ressources d'un esprit si neuf et d'une ame si virginale a la vieillesse prematuree de nos imaginations epuisees. Il y avait dans la vie intellectuelle des tresors auxquels Cora n'avait pas encore touche, et l'homme qui serait assez heureux pour les lui reveler verrait s'epanouir sous son souffle la plus belle oeuvre de la creation, le coeur d'une femme ingenue!...

Je rentrai chez moi enthousiasme de Cora, dont l'ignorance etait si candide et si belle. J'attendis l'heure d'y retourner le jour suivant, sans pourtant esperer cette nouvelle faveur. Elle reparut avec sa mere, qui m'invita a descendre. Quand je fus installe dans le grand fauteuil,

je vis une sorte d'agitation inquiete dans la famille. Puis l'epicier s'assit vis-a-vis de moi avec un air hypocritement naif. J'etais agite moi-meme, je craignais et je desirais l'explication de cette contenance.

--Puisque vous vous trouvez bien ici, monsieur Georges, dit-il enfin en posant ses deux mains sur ses rotules repletes, j'espere que vous y viendrez sans facon vous reposer tant que vous ne serez pas assez fort pour aller vous distraire ailleurs.

--Genereux homme! m'ecriai-je.

--Non, dit-il en souriant, cela ne vaut point un remerciement: entre voisins on se doit assistance, et, Dieu merci! nous n'avons jamais refuse la notre aux honnetes gens: car je presume que vous etes un brave jeune homme, monsieur Georges, vous en avez parfaitement l'air, et je me sens de la confiance en vous.

--J'en suis honore, repondis-je avec embarras.

--Ainsi, Monsieur, poursuivit le digne homme avec gaiete, en se levant, restez avec notre Cora tant que vous voudrez. C'est une fille d'esprit, voyez-vous! une personne qui a vecu dans les livres, et dont la mere n'a jamais voulu contrarier le gout. Aussi, elle en sait plus que nous a present, et vous trouverez de l'agrement dans sa societe, j'en reponds.

--Il y a bien longtemps, repondis-je en rougissant et en jetant sur Cora un regard timide, que je me serais estime heureux de cette faveur.... Elle est venue bien tard, helas! au gre de mon impatience....

--Ah! dame, dit l'epicier en ricanant, c'est qu'il y a deux mois, voyez-vous, la chose n'etait pas possible. Cora n'etait pas mariee, et...a moins de se presenter ici avec l'intention de l'epouser, avec de bonnes et franches propositions de mariage, aucun garcon n'obtenait de sa mere l'entree de cette chambre. Vous savez, Monsieur, comme il faut veiller sur une jeune fille pour empecher les mauvaises langues de lui faire tort; a present que voici l'enfant etablie, comme nous sommes surs de sa moralite, nous la laissons tout a fait libre, et puis...d'ailleurs (ici l'epicier baissa la voix), pale et faible comme vous voila, personne ne pensera que vous songiez a supplanter un mari jeune et bien portant.... L'epicier termina sa phrase par un gros rire. Je devins pale comme la mort, et je n'osai pas lever les yeux sur Cora.

--Tenez, tenez, ne vous fachez pas d'une plaisanterie, mon cher voisin, reprit-il: vous ne serez pas toujours convalescent, et bientot peut-etre les peres et les maris vous surveilleront de plus pres.... En attendant, restez ici; Cora vous tiendra compagnie, et d'ailleurs je crois qu'elle a quelque chose a vous dire.

--A moi? m'ecriai-je en regardant Cora.

--Oui, oui, reprit le pere, c'est une petite affaire delicate...voyez-vous, et qu'une jeune femme entendra mieux qu'un vieux bonhomme. Allons, au revoir, monsieur Georges.

Il sortit. Je restai encore une fois seul avec Cora, et cette fois elle avait une affaire delicate a traiter avec moi: elle allait me confier un secret peut-etre, une peine de son coeur, un malheur de sa destinee: ah! sans doute, il y avait un grand et profond mystere dans la vie de cette fille si melancolique et si belle! son existence ne pouvait pas

etre arrangee comme celle des autres. Le ciel ne lui avait pas departi une si miraculeuse beaute sans la lui faire expier par des tresors de douleur. Enfin, me disais-je, elle va les epancher dans mon sein, et je pourrai peut-etre en prendre une partie pour la soulager!

Elle resta un peu confuse devant moi. Puis elle fouilla dans la poche de son tablier de taffetas noir et en tira un papier plie.

--En verite, Monsieur, dit-elle, c'est bien peu de chose: je ne sais pourquoi mon pere me charge de vous le dire; il devrait savoir qu'un homme d'esprit comme vous ne s'offense pas d'une demande toute naturelle.... Sans tout ce qu'il vient de dire, je ne serais pas embarrassee, mais....

--Achevez, au nom du ciel, m'ecriai-je avec ferveur; o Cora! si vous connaissiez mon coeur, vous n'hesiteriez pas un instant a m'ouvrir le votre.

--Eh bien, Monsieur, dit Cora emue, voici ce dont il s'agit. Elle deplia le papier et me le presenta. J'y jetai les yeux, mais ma vue etait troublee, ma main tremblante, il me fallut prendre haleine un instant avant de comprendre. Enfin je lus: "Doit M. Georges a M***, epicier droguiste, pour objets de consommation fournis durant sa maladie....

12 l. cassonade pour sirops et tisanes, ci.
Savon fourni a sa garde-malade, ci-contre.
Chandelle.
Centauree febrifuge, etc., etc.

Total. 30 fr. 50 c.

Pour acquit, CORA **--"

Je la regardai d'un air egare.--Veritablement, Monsieur, me dit-elle, vous trouvez peut-etre cette demande indiscrete, et vous n'etes pas encore assez bien portant pour qu'il soit agreable d'etre importune d'affaires. Mais nous sommes fort genes, le commerce va si mal, le loyer de notre boutique est fort cher...et Cora parla longtemps encore. Je ne l'entendis point. Je balbutiai quelques mots et je courus, aussi vite que mes forces me le permirent, chercher la somme que je devais a l'epicier. Puis je rentrai chez moi atterre, et je me mis au lit avec un mouvement de fièvre.

[Illustration: Accable de douleur, brise jusqu'a l'ame...]

Mais le lendemain je revins a moi avec des idees plus raisonnables. Je me demandai pourquoi ce mepris idiot et superbe pour les details de la vie bourgeoise? pourquoi l'impertinente susceptibilite des ames poetiques qui croient se souiller au contact des necessites prosaïques? pourquoi enfin cette haine absurde contre le positif de la vie?

Ingrat! pensai-je, tu te revoltes parce qu'un memoire de savon et de chandelle a ete redige et presente par Cora, tandis que tu devrais baiser la belle main qui t'a fourni ces secours a ton insu durant ta maladie. Que serais-tu devenu, miserable reveur, si un homme confiant et probe n'eut consenti a repandre sur toi les bienfaits de son industrie, sans autre gage de remboursement que ta mince garde-robe et ton miserable grabat? Et si tu etais mort sans pouvoir lire son memoire et l'acquitter, ou sont les heritiers qui auraient trouve dans ta

succession 30 fr. 50 c. a lui remettre?

Et puis je songeai que ces breuvages bienfaisants qui m'avaient sauve de la souffrance et de la mort, c'était Cora qui les avait prepares. Qui sait, pensai-je, si elle n'a point compose un charme ou murmure une priere qui leur ait donne la vertu de me guerir? N'y a-t-elle pas aussi mele une larme compatissante le jour ou je touchai aux portes du tombeau? Larme divine! topique celeste!...

J'en etais la quand l'epicier frappa a ma porte:--Tenez, monsieur Georges, me dit-il, ma femme et moi nous craignons de vous avoir fache. Cora nous a dit que vous aviez eu l'air surpris et que vous aviez acquitte le memoire sans dire un mot. Je ne voudrais pas que vous nous crussiez capables de mefiance envers vous. Nous sommes genes, il est vrai. Notre commerce ne va pas tres-bien; mais si vous aviez besoin d'argent, nous trouverions encore moyen de vous rendre le votre et meme de vous en preter un peu.

Je me jetai dans ses bras avec effusion.--Digne vieillard, m'ecriai-je, tout ce que je possede est a vous!... Comptez sur moi a la vie et a la mort. Je parlai longtemps avec l'exaltation de la fièvre. Il me regardait avec son gros oeil gris, rond comme celui d'un chat. Quand j'eus fini:--A la bonne heure, dit-il du ton d'un homme qui prend son parti sur l'impossibilite de deviner une enigme. Je vous prie de venir nous voir de temps en temps et de ne pas nous retirer votre pratique.

III.

Je m'etonnais de ne plus voir le mari de Cora a la boutique ni aupres de sa femme. Je hasardai une craintive question. Elle me repondit que Gibonneau achevait son annee de service en second sous les auspices du premier pharmacien de la ville. Il ne rentrait que le soir et sortait des le matin. Ainsi le rustre pouvait ainsi voir s'ecouler ses jours loin de la plus belle creature qui fut sous le ciel. Il possedait la plus riche perle du monde, et il se resignait tranquillement a la quitter pendant toute une moitie de sa vie, pour aller preparer des liniments et formuler des pilules!

Mais aussi comme je remerciai le ciel qui l'avait condamne a cette vulgaire existence et qui semblait lui denier une faveur dont il n'etait pas digne, celle de voir sa douce compagne a la clarte du soleil! Il ne lui etait permis de retourner vers elle qu'a l'heure ou les chauve-souris et les hiboux prennent leur sombre volée et rasent d'une aile velue et silencieuse les flots transparents de la brume. Il venait dans l'ombre ainsi qu'un voleur de nuit, ainsi qu'un gnome malfaisant qui chevauche, le vent du soir et le meteore trompeur des marecages. Il venait, ombre morne et lugubre, encore revetu de son tablier, ainsi que d'un linceul, exhalant cette odeur d'aromate que l'on brule autour des catafalques. Je le voyais quelquefois errer dans les tenebres et glisser comme un spectre le long des murailles livides. Plusieurs fois je le rencontrai sur le seuil et je faillis l'ecraser dans le ruisseau comme un ver de terre; mais je l'epargnai, car veritablement il avait l'encolure d'un buffle, et j'etais tout effile et tout transparent des suites de la fièvre.

Cora, veuve chaque jour, depuis l'aube jusqu'au crepuscule du soir, restait confiante pres de moi. Je passais presque toutes mes journees assis sur le vieux fauteuil de la famille, ou, lorsque le soleil

d'avril etait deciderement chaud, je m'asseyais sur le banc de pierre qui s'adossait a la fenetre de Cora. La, separe d'elle seulement par les rameaux d'or de la giroflee, je respirais son haleine parmi les fleurs, je saisisais son long regard transparent et calme comme le flot sans rides qui dort sur les rives de la Grece. Nous gardions tous deux le silence, mais mon coeur volait vers elle et convoitait le sien avec une force attractive dont il devait lui etre impossible de ne pas sentir la puissance. Je m'endormis dans ce doux reve. Pourquoi Cora ne m'aurait-elle pas aime? Peut-etre fallait-il dire: comment ne m'eut-elle pas aime? Je l'aimais si eperdument, moi! toutes mes facultes intellectuelles se concentraient pour produire une force de desir et d'attente qui planait imperieusement sur Cora. Son ame, faite du plus beau rayon de la Divinite, pouvait-elle rester inerte sous le vol magnetique de cette pensee de feu? Je ne voulus point le croire, et je sentis mon coeur si pur, mes desirs si chastes, que je ne craignis bientot plus d'offenser Cora en les lui revelant. Alors je lui parlai cette langue des cieux qu'il n'est donne qu'aux ames poetiques d'entendre. Je lui exprimai les tortures ineffables et les divines souffrances de mon amour. Je lui racontai mes rêves, mes illusions, les milliers de poemes et de vers alexandrins que j'avais faits pour elle. J'eus le bonheur de la voir, attentive et subjuguée, quitter son livre et se pencher vers moi d'un air penetrer pour m'entendre, car mes paroles avaient un sens nouveau pour elle, et je faisais entrer dans son esprit un ordre de pensees sublimes qu'il n'avait encore jamais ose aborder.

--O ma Cora, lui disais-je, que pourrais-tu craindre d'une flamme aussi pure? L'eclair qui s'allume aux cieux n'est pas d'une nature plus subtile que le feu dont je me consume avec delice. Pourquoi ta sauvage pudeur, pourquoi ta superbe fierte de femme s'alarmeraient-elles d'un amour aussi intellectuel que le notre? Qu'un mari, qu'un maitre, possede le tresor de la beaute materielle qu'il a plu aux anges de te departir! pour moi, je ne chercherai jamais a lui ravir ce que Dieu, les hommes et ta parole, o Cora! lui ont assure comme son bien; le mien sera, si tu m'exauces, moins saisissable, moins enivrant, mais plus glorieux et plus noble. C'est la partie etheree de ton ame que je veux, c'est ton aspiration brulante vers le ciel que je veux etreindre et saisir, afin d'etre ton ciel et ton ame, comme tu es mon Dieu et ma vie."

Ces choses semblaient obscures a Cora, son ame etait si candide et si enfantine! Elle me regardait d'un oeil absorbe dans la stupeur, et pour lui faire mieux comprendre les divins mysteres de l'amour platonique, je prenais mon crayon et je traçais des vers sur la muraille aux marges de sa fenetre; puis je lui racontais les brillantes poesies de la nature invisible, les amours des anges et des fees, les souffrances et les soupirs des sylphes emprisonnes dans le calice des fleurs, puis les fougueuses passions des roses pour les brises, et reciproquement; puis les chœurs aeriens qu'on entend le soir dans la nue, la danse sympathique des etoiles, les rondes du sabbat, les malices des farfadets et les decouvertes ardues de l'alchimie.

Notre bonheur semblait ne pouvoir etre trouble par aucun evenement exterieur. En prenant la poesie corps a corps, j'avais su si bien m'isoler, dans mon monde intellectuel, de toutes les entraves et de tous les ecueils de la vie reelle, que je semblais n'avoir rien a craindre de l'intervention de ces volontes grossieres et inintelligentes qui vegetaient a l'entour de nous. Mes sentiments etaient d'une nature si elevee que je ne pouvais inspirer de rivalite d'aucun genre a l'homme vulgaire qui se disait le maitre et l'epoux de Cora.

Pendant longtemps, en effet, il sembla comprendre le respect qu'il devait à une liaison protégée par le ciel. Mais au bout de six semaines, je vis un changement étrange s'opérer dans les manières de cette famille à mon égard. Le père me regardait d'un air ironique et méfiant chaque fois qu'il entrait dans la chambre où nous étions. La mère affectait d'y rester tout le temps qu'elle pouvait dérober aux affaires de sa boutique. Gibonneau, lorsque par hasard je venais à le rencontrer, me lançait de sinistres et foudroyantes oeillades; Cora elle-même devenait plus réservée, descendait plus tard au rez-de-chaussée, remontait plus tôt dans sa chambre, et quelquefois même passait des jours entiers sans paraître. Je m'en effrayai, et j'essayai de m'en plaindre. J'essayai de lui faire comprendre, avec l'éloquence que donne la passion, l'injustice et la barbarie de sa conduite. Elle m'écouta d'un air contraint, presque craintif, et je la vis regarder vers la porte d'un air d'inquiétude.

--O Cora! m'écriai-je avec enthousiasme, serais-tu menacée de quelque danger? parle, parle! où sont tes ennemis, nomme-moi les infames qui font peser sur toi, frêle et céleste créature, les chaînes d'airain d'un joug détesté. Dis-moi quel est le démon qui comprime l'élan de ton cœur et refoule au fond de ton sein des épanchements naïfs, comme des remords amers? Va, je saurai bien les conjurer, je sais plus d'un charme pour enchaîner les démons de l'envie et de la vengeance, plus d'une parole magique pour appeler les anges sur nos têtes: les anges protecteurs qui sont tes frères, et qui sont moins purs, moins beaux que toi...

J'élevai la voix en parlant, et je m'approchai de Cora pour saisir sa main qu'elle me retirait toujours. Alors je me levai, le front inondé de la sueur de l'enthousiasme, les cheveux en désordre, l'œil inspiré...

Cora poussa un grand cri, et son père, accourant comme si le feu eut pris à la maison, s'élança dans la chambre. Comme il s'avancait vers moi d'un air menaçant, Cora le saisit par le bras et lui dit avec douceur:--Laissez-le, mon père, il est dans un de ses accès, ne le contrariez point, cela va se passer.

Je cherchai vainement le sens de ces paroles. Elle sortit, et l'épicier s'adressant à moi:--Allons, monsieur Georges, revenez à vous, personne ici ne songe à vous contrarier; mais en vérité vous n'êtes pas raisonnable... Allons, allons... rentrez chez vous et calmez-vous.

Étourdi de ce discours plein de bonté, je cédai avec la douceur d'un enfant, et l'épicier me reconduisit chez moi. Une heure après, je vis entrer le procureur du roi et le médecin de la ville. Comme je les connaissais l'un et l'autre assez particulièrement, je ne m'étonnai pas de leur visite, mais je commençai à m'offenser de l'affectation avec laquelle le médecin s'empara de mon pouls, examinant avec soin l'expression de mon regard et la dilatation de ma pupille; puis il se mit à compter les battements de mes artères aux tempes et au cou, et à interroger la chaleur extérieure de mon cerveau avec le creux de sa main.

--Qu'est-ce que tout cela signifie, Monsieur? lui dis-je; je ne vous ai point appelé pour une consultation. Je me sens assez bien pour me passer désormais de soins, et je ne suis point disposé à en recevoir malgré moi.

Mais, au lieu de me répondre, il s'approcha du magistrat, et ils se retirèrent dans l'embrasure de la fenêtre pour parler bas. Ils semblaient se consulter sur mon compte, car, à chaque instant ils se

retournaient pour me regarder d'un air attentif et méfiant; enfin ils s'approchèrent de moi, et le procureur du roi m'adressa plusieurs questions étranges, d'abord de quelle couleur je voyais son gilet, puis si je savais bien son nom, puis encore si je pouvais dire quel était mon âge, mon pays et ma profession.

Je répondais à ces étranges interrogatoires avec stupeur, lorsque le médecin me demanda à son tour si je ne voyais point d'autre personne dans l'appartement que le procureur du roi, lui et moi; puis si je pensais qu'il fit jour ou nuit, et enfin si je pouvais certifier que j'eusse cinq doigts à chaque main.

Outre de l'impertinence de ces questions, je résolus la dernière en lui appliquant un vigoureux soufflet. J'eus tort, sans doute, surtout en la présence d'un magistrat tout prêt à instruire contre le délit. Mais le sang me montait à la tête, et il ne m'était pas plus longtemps possible de me laisser traiter comme un idiot ou comme un fou sans en avoir le motif.

Grand fut l'esclandre. Le magistrat voulut prendre fait et cause pour son compère; je le saisis à la gorge et je l'eusse étranglé, si l'épicier, son gendre et une demi-douzaine de voisins ne fussent venus à son secours. Alors on s'empara de moi, on me lia les pieds et les mains comme à un furieux, on m'entoura la bouche de serviettes et l'on me conduisit à l'hospice de ville, où je fus enfermé dans la chambre destinée aux sujets frappés d'aliénation mentale.

La chambre, je dois le dire, était confortable, et j'y fus traité avec beaucoup de douceur, d'autant plus que je ne donnais aucun signe de folie. L'erreur du médecin et du magistrat fut bientôt constatée. Mais il me fut difficile de recouvrer ma liberté, car le dernier, prévoyant qu'il serait forcé de me demander une réparation de l'injure que je lui avais faite, s'obstina à me faire passer pour aliéné, afin de pouvoir se donner les apparences du sang-froid et de la générosité à mon égard.

Je sortis enfin; mais le procureur du roi me fit mander immédiatement dans son cabinet et m'adressa cette mercuriale:

--Jeune homme, me dit-il avec ce ton capable et paternel que tout magistrat imberbe se croit le droit de prendre quand il a endossé la ratine judiciaire, vous avez, sinon de grandes erreurs, du moins de graves conséquences à réparer. Étranger, vous avez été accueilli dans cette ville avec toutes les marques de la bienveillance et toute l'aménité de mœurs qui distingue ses habitants. Malade, vous avez été soigné par vos voisins, avec zèle et dévouement. Tous ces témoignages de confiance et d'intérêt eussent dû graver profondément en vous le sentiment des convenances et celui de la gratitude...

--Mille noms d'un sabord! Monsieur, m'écriai-je dans mon style de marin, qui, dans la colère, reprenait malgré moi le dessus, où voulez-vous en venir, et qu'ai-je fait pour mériter la prison et votre harangue?...

--Monsieur, dit-il en fronçant le sourcil, voici ce que vous avez fait: vous avez accepté l'hospitalité que chaque jour un honnête citoyen, un estimable épicier, vous offrait au sein de sa famille, et vous l'avez acceptée avec des intentions qu'il ne m'appartient pas de qualifier, et dont votre conscience seule peut être juge. Moi je pense que votre intention a été de séduire la fille de l'épicier et de l'éblouir par des discours incohérents qui portaient tous les caractères de l'exaltation;

ou de vous faire un jeu de sa simplicité, en la mystifiant par d'enigmatiques railleries.

--Juste ciel! qui a dit cela? m'écriai-je avec angoisse.

--Madame Cora Gibonneau elle-même. D'abord elle a considéré vos étranges discours comme des traits d'originalité naturelle. Peu à peu elle s'en est effrayée comme d'actes de démence. Longtemps elle a hésité à en prévenir ses parents, car dans le cœur de ces respectables bourgeois, la bonté et la compassion sont des vertus héréditaires. Mais enfin, mariée depuis peu à un digne homme qu'elle adore et pour qui, vous le savez sans doute depuis longtemps, elle nourrissait en secret avant son hymenée une passion qui avait profondément altéré sa santé et l'eut conduite au tombeau si ses parents l'eussent contrariée plus longtemps; enfin, dis-je, mariée à l'estimable pharmacien Gibonneau, affaiblie par les commencements d'une grossesse assez pénible, et craignant avec raison les conséquences de la frayeur dans la position où elle se trouve, madame Cora s'est décidée à instruire ses parents de l'égarement de votre cerveau et des preuves journalières que vous lui en donniez depuis quelque temps. Ces honnêtes gens ont hésité à le croire et vous ont surveillé avec une extrême réserve de délicatesse. Enfin, vous voyant un jour dans un état d'exaltation et de délire qui épouvantait sérieusement leur fille, ils ont pris le parti d'implorer la protection des lois et la sauvegarde de la magistrature... Et l'appui des lois ne leur a pas manqué, et la magistrature s'est levée pour les rassurer, car la magistrature sait que son plus beau privilège est de...

--Assez, assez, pour Dieu! Monsieur, m'écriai-je, je pourrais vous dire par cœur le reste de votre phrase, tant je l'ai entendu déclamer de fois à tout propos...

--Non, jeune homme, s'écria le magistrat à son tour en élevant la voix, vous n'échapperez point à la sollicitude d'une magistrature qui doit ses conseils et sa surveillance à la jeunesse, à une magistrature qui veut le bonheur et le repos des citoyens. Profitez du reproche que vous avez encouru. Voyez vos torts, ils sont graves! vous avez porté le trouble et la crainte dans la famille de l'épicier; vous avez méconnu la sainte hospitalité qui vous y était offerte, en essayant de railler ou de séduire l'épouse irréprochable d'un pharmacien éclairé... Oui, vous avez tenté l'un ou l'autre, Monsieur, car je ne sais point le sens que la loi peut adjuger aux étranges fragments de versification dont vous avez endommagé les murs de cette maison hospitalière, et qui m'ont été montrés par la fille de l'épicier comme une preuve irrecusable de votre démence... Enfin, Monsieur, non content d'affliger de braves gens et d'inquiéter le voisinage, vous avez résisté à l'autorité représentée par moi, vous avez pris au collet et frappé le médecin distingué qui vous donnait des soins, vous avez fait une scène de violence qui a troublé le repos de toute une population paisible, et qui a pensé devenir funeste à madame Gibonneau par la frayeur qu'elle lui a causée.

--Cora est malade! m'écriai-je. Grand Dieu!... Et je voulais courir, échapper à l'éloquence tribunitienne de mon bourreau. Il me retint.

--Vous ne me quitterez pas, jeune homme, me dit-il, sans avoir écouté la voix de la raison, sans m'avoir donné votre parole d'honneur de suspendre vos visites, chez madame Gibonneau, et de quitter même le logement que vous occupez vis-à-vis la maison de l'épicière.

---Eh! Monsieur, m'écriai-je, je jure que je vais dire adieu et demander

pardon a ces honnetes gens, savoir des nouvelles de madame Cora, et qu'une heure apres j'aurai quitte cette ville fatale.

Je m'armai de courage et de sang-froid pour rentrer chez l'epicier. Comme j'avais passe pour fou dans toute la ville, ma sortie de prison fit une profonde sensation; l'epicier parut inquiet et soucieux, sa femme se cacha presque derriere lui, Cora devint pale de terreur, et M. Gibonneau, sans rien dire, me fit une mine de mauvais garçon. Je leur parlai avec calme, les priai d'excuser le scandale que je leur avais cause, et de croire a mon eternelle reconnaissance pour les soins et l'affection que j'avais trouves chez eux.

--Pour vous, Madame, dis-je d'une voix emue a Cora, pardonnez surtout aux extravagances dont je vous ai rendue temoin; si je croyais que vous m'eussiez soupconne un seul instant de manquer au respect que je vous dois, j'en mourrais de douleur. J'espere que vous oublierez l'absurdite de ma conduite pour ne vous souvenir tous que des humbles excuses et des affectueux remerciements que je vous adresse en vous quittant pour jamais.

A ce mot je vis toutes les figures s'eclaircir, a l'exception de celle de Cora, qui, je dois le dire, n'exprima qu'une douce compassion. Je voulus essayer de lui demander l'etat de sa sante, dont j'avais cause l'alteration par mes folies. Mais en songeant a la cause premiere de son etat maladif, a l'amour qu'elle avait depuis si longtemps pour son mari et a l'heureux gage de cet amour qu'elle portait dans son sein, ma langue s'embarassa et mes pleurs coulerent malgre moi. Alors la famille m'entoura, pleurant aussi et m'accablant de marques de regret et d'attachement; Cora me tendit meme sa belle main, que je n'avais jamais eu le bonheur de toucher, et que je n'osai pas seulement porter a mes levres. Enfin je m'eloignai comble de benedictions pour mon sejour parmi eux et particulierement pour mon depart; car, au milieu de toutes les choses amicales qui me furent dites, il n'y eut pas une voix, pas un mot pour m'engager a rester.

Accable de douleur, brise jusqu'a l'ame, je sentais mes genoux flechir sous moi en quittant cette maison ou j'avais fait des reves si doux et nourri des illusions si brillantes. Je m'appuyai contre le seuil tapisse de vigne, et je jetai un dernier regard de tendresse et d'adieu sur la belle giroflee de la fenetre.

Alors j'entendis une voix qui partait de l'interieur et qui prononcait mon nom. C'etait la voix de Cora; j'ecoutai:--Pauvre jeune homme! disait-elle d'un ton penetre, il est donc enfin parti!

--Je n'en suis pas fache, repondit l'epicier, quoique apres tout ce soit un brave garçon et qu'il paie bien ses memoires.

J'ai traverse cette ville l'annee derniere pour aller en Limousin. J'ai apercu Cora a sa fenetre; il y avait trois beaux enfants autour d'elle, et un superbe pot de giroflee rouge. Cora avait le nez allonge, les levres amincies, les yeux un peu rouges, les joues creuses et quelques dents de moins.

GEORGE SAND.

FIN DE CORA.

End of the Project Gutenberg EBook of Cora, by George Sand

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK CORA ***

***** This file should be named 12837.txt or 12837.zip *****

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/2/8/3/12837/>

Produced by Renald Levesque and the Online Distributed Proofreading Team. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pgla.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

<http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.